

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1940

N°

274

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

CAILLODS (Jean-Georges)

Né le 9 Octobre 1914, à Neuchâtel (Suisse)

LA VARIOLISATION

(La lutte contre la variole avant Jenner)

ÉTUDE HISTORIQUE

Président de Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1940

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1940

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

CAILLODS (Jean-Georges)

Né le 9 Octobre 1914, à Neuchâtel (Suisse)

LA VARIOLISATION

(La lutte contre la variole avant Jenner)

ÉTUDE HISTORIQUE

Président de Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1940

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	LÉON BINET.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	POLONOVSKI
Bactériologie	ROBERT DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	PASTEUR-VALLERY-RADOT.
Pathologie chirurgicale.....	MONDOR.
Anatomie pathologique.....	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LEVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée....	HENRI BENARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	CHIRAY.
Clinique médicale.....	ABRAMI.
	FIESSINGER.
	LOEPER
	RATHERY.
	LEREBOULLET.
	NOBECOURT.
	LAIGNEL-LAVASTINE
	GOUGEROT.
	GUILLAIN.
	LEMIERRE.
	CUNEO
	GOSSET
	GREGOIRE
	LENCRMANT.
	VELTER.
	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
	LEVY-SOLAL.
	MOCQUOT.
	OMBREDANNE.
	HARVIER.
	LEMAITRE.
	PIERRE DUVAL.
	M. VILLARET.
	TROISIER.
	MATHIEU.
	LAUBRY.
	CLOVIS VINCENT.
	N...
Professeurs sans chaire.....	HAZARD.
	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIE.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

athologie chirurgicale.. AMELINE.
 athologie médicale BARIETY.
 athologie médicale..... BÉNARD HENRI.
 athologie médicale..... BERNARD ETIENNE.
 ydrologie..... BESANÇON JUSTIN.
 actériologie..... BONNET.
 himie BOULANGER.
 athologie médicale..... BOULIN.
 athologie médicale BROUET.
 istologie BULLIARD.
 athologie médicale..... CACHERA.
 anatomie CORDIER.
 athologie médicale COSTE.
 rologie COUVELAIRE.
 ysique DOGNON.
 rologie FEY.
 athologie chirurgicale.. FUNCK.
 arasitologie GALLIARD.
 actériologie GASTINEL.
 athologie chirurgicale.. DE GAUDART D'ALLAINES.
 ysiologie GAYET.
 athologie médicale..... DE GENNES.
 istologie GIROUD.
 athologie médicale..... HAGUENAU.
 o-rhino-laryngologie .. HALPHEN.

MM.

Anatomie pathologique.. HUGUENIN.
 Hygiène JOANNON.
 Obstétrique LACOMME.
 Obstétrique LANTUEJOUL.
 Pathologie médicale..... LAROCHE GUY.
 Parasitologie LAVIER.
 Pathologie médicale LELONG.
 Pathologie expérimentale LEMAIRE.
 Pathologie chirurgicale.. LEVEUF.
 Pharmacologie Mlle J. LEVY.
 Pathologie chirurgicale . MENEGAUX.
 Pathologie médicale..... MOLLARET
 Pathologie médicale..... MOREAU.
 Pathologie chirurgicale.. MOULONGUET.
 Pathologie médicale..... MOUQUIN.
 Pathologie chirurgicale.. PETIT LUT.
 Médecine légale..... PIÉNELIEVRE.
 Obstétrique PORTES.
 Ophtalmologie RENARD.
 Physiologie RICHET.
 Pathologie chirurgicale.. SÈNEQUE.
 Pathologie médicale..... TURPIN.
 Obstétrique VIGNES.
 Pathologie chirurgicale.. WILMOTH.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

athologie chirurgicale.. ALGLAVE.
 pharmacologie BUSQUET.
 ysiologie CHAILLEY-BERT.
 obstétrique GUÉNIOT.
 athologie chirurgicale . HEITZ-BOYER.

MM.

Pathologie chirurgicale.. LARDENNOIS.
 Obstétrique LE LORIER.
 Parasitologie NEVEU-LEMAIRE.
 Pathologie chirurgicale . SCHWARTZ.
 Obstétrique VAUDESCAL.

IV. — AGREGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALAJOUANINE.	} Clinique médicale	BASSET.	} Clinique chirurgicale
AUBERTIN.		BROcq.	
BRULÉ.		CADENAT.	
CHABROL.		GATELLIER.	
DONZELOT.		MOURE.	
DUVOIR.		QUENU.	
LIAN.		VELTER.	
PASTEUR-VALLERY- RADOT.			
SEZARY.			
MM.	} Clinique obstétricale.		
ECALLE			
METZGER.			

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Education physique.....	CHAILLEY-BERT, agrégé.
Radiologie clinique.....	LEDOUX-LEBARD.
Stomatologie	RUPÉ.
Puériculture	WEIL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES GRANDS-PARENTS

A MA MERE

*Qui sut me guider avec tant
de bonté et de fermeté.
En témoignage de ma grande
reconnaissance.*

A MON PERE

DOCTEUR GEORGES CAILLODS

Chevalier de la Légion d'Honneur
Médaille d'or des épidémies

*Radiologiste d'élite il est
mort au service de ses malades.
Sa vie toute de dévouement se-
ra pour moi un perpétuel
exemple.*

A MES MAÎTRES

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE BESANÇON

MONSIEUR LE DOCTEUR EUGÈNE LEDOUX
MONSIEUR LE DOCTEUR PAUL BAUPE
MONSIEUR LE DOCTEUR MARCEL CHATON

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Stage :

MONSIEUR LE PROFESSEUR AUBERTIN
MONSIEUR LE DOCTEUR BAUMGARTNER
MONSIEUR LE PROFESSEUR OMBREDANNE

Externat :

MONSIEUR LE PROFESSEUR PIERRE DUVAL
MONSIEUR LE DOCTEUR ARMAND-DELILLE
MONSIEUR LE DOCTEUR PHILIPPE PAGNIEZ
MONSIEUR LE DOCTEUR JACQUELIN
MONSIEUR LE PROFESSEUR CHEVASSU
MONSIEUR LE PROFESSEUR AUBERTIN

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur de clinique des maladies mentales
et des maladies de l'encéphale

Médecin des Hôpitaux

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'Honneur

« Ce qu'il [l'homme] n'avait pu obtenir par la force, il osa le demander à la générosité de son ennemi : au lieu d'attendre la variole, il imagina d'aller au devant d'elle et de se la donner artificiellement, dans l'espoir de la fléchir par cette espèce de condescendance ».

BOUSQUET

(Traité de la Vaccine)

LA VARIOLISATION EN ASIE ET EN AFRIQUE DU NORD

Quand le physiologiste JENNER découvrit aux environs de 1796, que la vaccine (horse-pox chez le cheval et cow-pox chez la vache), inoculée à l'homme, déterminait chez lui une maladie bénigne qui devait le protéger ultérieurement contre les redoutables atteintes de la variole, — la variolisation ou inoculation, (1) une des plus étonnantes pratiques qu'ait engendré l'empirisme, était connue depuis deux siècles en Europe et depuis les époques les plus lointaines en Asie et en Afrique du Nord.

Les Chinois rendaient un culte au dieu de la variole auquel ils attribuaient l'horrible habitude de choisir les enfants les plus beaux pour les défigurer par des cicatrices. C'est pour tromper la variole que, pendant la dernière nuit de l'année, ils couvraient le visage de leurs enfants d'un masque hideux : ainsi le dieu jugeait inutile de les défigurer davantage par la maladie. Cette lutte contre le mal, par sa représen-

(1) Nous emploierons indifféremment l'un et l'autre de ces termes, au cours de notre étude.

tation elle-même, ne contenait-elle pas déjà symboliquement le principe de la variolisation ?

Mais les Chinois ne bornaient pas à ce simulacre leur défense contre la variole. Voici, d'après les *Lettres édifiantes* du père jésuite DENTRECOLLES (1754), comment ils pratiquaient la variolisation :

« Ils prenaient un petit lambeau de linge qui recouvrait un varioleux, ou bien la poudre d'une pustule de variole desséchée, ou le pus lui-même mélangé avec du coton imprégné de musc ; ils formaient ainsi une sorte de tampon, qu'ils inséraient dans les narines, dans la narine droite chez les garçons, dans la narine gauche chez les filles. Pourquoi cette différence suivant le sexe ? Nul ne peut le dire : sans doute, la fantaisie seule avait guidé en cela l'auteur du procédé. Le tampon était introduit dans le nez pendant un temps très long, c'est-à-dire jusqu'au moment où apparaissaient les premiers symptômes de l'éruption. Le seul contact du virus avec la membrane muqueuse suffisait pour amener l'inoculation (1) ».

Au Bengale, la variolisation avait lieu au moyen d'un chiffon imprégné de virus et que l'on plaçait sur le mollet.

Dans l'Hindoustan, la variolisation était un privilège des Brahmes qui faisaient une simple piqûre. Mais des cérémonies religieuses accompagnaient cette opération, au cours de laquelle le patient recevait

(1) Analysées par le Docteur P. LORAIN dans « *Jenner et la Vaccine* » (« *Conférences historiques* », Baillière, 1870).

des douches d'eau froide. Enfin, il était fait une quête en faveur de la déesse de la variole, Gootcka Agooran, appelée aussi Sitala.

*
**

Avant d'en arriver aux Turcs, lesquels firent connaître la variolisation en Europe arrêtons-nous quelques instants à l'Afrique, qui semble être à l'origine de la contagion variolique. On croit en effet que la variole fut importée d'Ethiopie en Arabie au sixième siècle. Vers l'an 744, les Maures l'auraient introduite en Espagne et de là, elle aurait gagné toute l'Europe.

Quoiqu'il en soit, on a du moins cette certitude que les Croisés rapportèrent de la Terre Sainte la petite vérole dans leurs pays respectifs.

En Afrique, quand des cas de variole se manifestaient dans un village, on prélevait le pus des personnes atteintes et on en frottait, au moyen d'un chiffon ou d'une touffe de laine, l'incision pratiquée sur les sujets à immuniser :

« L'endroit où l'on fait cette petite plaie qui recevra le virus, varie beaucoup. Chez les uns, c'est la face dorsale de la main, à la base du pouce ; chez les Maures, c'est la partie postérieure du lobule de l'oreille ; chez d'autres, le pli du coude ; ou bien la région supérieure du bras, sur le deltoïde ; soit encore la région scapulaire, soit la face interne de la cuisse. Le plus généralement, dans l'Atlas, comme dans la plaine et le Sahara on incise entre le médus et

l'index, presque entre les deux métacarpiens, à la face dorsale de la main gauche ». (1).

A Tripoli, l'incision était faite sur le dos du carpe, entre l'index et le pouce.

En Arabie, le virus, dont on faisait un commerce public, s'inoculait au moyen d'une aiguille ordinaire.

Comme dans les Indes, l'inoculation était précédée de prières et suivie d'une quête.

Aux dires de la Condamine (1) qui se basait sur une tradition de Constantinople, l'inoculation serait originaire de Bockara, près Samarcande (à l'orient de la mer Caspienne), patrie d'Avicenne au dixième siècle : « Les médecins Arabes (2) qui, les premiers, ont observé ce mal venu d'Éthiopie, pourraient bien avoir été les inventeurs du préservatif. L'inoculation aurait voyagé du lieu de son origine, d'un côté dans les Indes à Surate, à Bengale, à la Chine par le canal des Tartares et des Chinois, qui commence à Bockhara ; de l'autre, à la Mecque, par le pèlerinage des Mahométans ; et de là dans les parties voisines de la mer Méditerranée, en Afrique et en divers endroits de la Grèce ».

La variolisation semble donc avoir été introduite à Constantinople au seizième siècle par des voyageurs qui avaient observé ses heureux résultats en Asie. Se-

(1) BERTHERAND : Médecine et Hygiène des Arabes.

(1) Mémoire lu à l'Académie des Sciences (1754).

(2) Notamment Rhazès, dont l'œuvre la plus importante est son livre sur la variole, qu'on appela d'abord le « Livre de la Peste-lence ».

lon Voltaire (3) elle aurait connu, surtout en Turquie, la plus grande faveur, parce qu'elle pouvait protéger de la variole, et de ses conséquences terribles pour la beauté des visages le personnel charmant des harems.

Cependant, en 1701, une épidémie ayant éclaté à Constantinople, épidémie qui fit mourir plusieurs milliers de personnes, les médecins rencontrèrent une vive résistance chez les indigènes auxquels ils conseillaient de se faire varioliser.

La pratique de l'inoculation (ou variolisation) était en Turquie le monopole de quelques vieilles femmes. Deux d'entre elles sont demeurées célèbres, la vieille dite de Philippopolis et la Thessalienne. Voici comment procédait la première :

« Elle préparait d'abord le patient par un régime affaiblissant ; elle le purgeait et le condamnait à une abstinence sévère pendant cinq ou six jours, puis elle l'enfermait dans une chambre fortement chauffée et bien close ; cela fait, elle choisissait un bel enfant chez lequel l'éruption variolique avait atteint le dixième jour ; elle piquait une pustule, recueillait le pus, qu'elle conservait avec soin sur du verre, le réchauffant par le contact de sa poitrine en l'y tenant appliqué sous ses vêtements ; puis elle se rendait auprès du patient auquel elle inoculait le virus avec une aiguille d'argent. Là ne s'arrêtaient pas les précautions et les scrupules : il fallait que le pus fut inoculé précisément dans la même région où il avait été

(3) Dictionnaire philosophique.

recueilli ; c'est ainsi que du pus recueilli à la cuisse devait être inoculé à la cuisse, le pus du bras au bras, etc...

« Une fois l'inoculation faite, il fallait protéger le point où avait été déposé le précieux liquide ; pour cela, on le recouvrait d'une coque de gland et par dessus, on roulait une bande... Ce bandage était enlevé au bout de cinq ou six heures. On devait ensuite observer un régime sévère pendant trente jours, quoi qu'il advînt. Généralement, l'éruption survenait le septième jour ». (1)

En ce qui concerne la Thessalienne, elle avait eu l'idée de mettre la variolisation sous la protection des prêtres de l'Eglise orthodoxe. Son opération était accompagnée d'une mise en scène mystique (prières, cierges allumés, invocations à la Vierge), et elle inoculait en croix : une piqûre au front, une piqûre sur les deux joues, une piqûre au menton. Cette Thessalienne, dont la clientèle était considérable, inocula 6.000 personnes dans la seule année 1713.

« De ce nombre furent sans doute la plupart des enfants des négociants anglais, hollandais, français, écrit la Condamine, établis à Constantinople ou plutôt à Péra, que j'ai vu en 1732 s'applaudir d'avoir été soumis par leurs parents à cette opération, la pratiquer sur leurs enfants, les préserver par ce moyen des dangers de la petite vérole, de ses suites funestes et des cicatrices qu'elle a coutume de laisser » (2).

(1) Docteur LORAIN : « Jenner et la Vaccine », 1870.

(2) LA CONDAMINE : Mémoire lu à l'Académie des Sciences, 1754.

Ce fut en effet dans le premier quart du XVIII^e siècle que la variolisation pénétra dans la pratique médicale en Europe. C'est à l'Angleterre que revient l'honneur de lui avoir fait l'accueil le plus rapide et le plus compréhensif.

LA VARIOLISATION EN ANGLETERRE

En 1717, Lady Mary Wortley Montague, femme de l'ambassadeur anglais à Constantinople, faisait varioliser son fils âgé de 6 ans, acte de hardiesse qui provoqua une vive sensation en Europe.

Lady Mary, célèbre par son esprit et sa beauté, sut décrire avec beaucoup d'enjouement, dans une lettre qu'elle adressait à l'une de ses amies, la manière dont se pratiquait la variolisation à Constantinople. Cette lettre, répandue dans toute la grande société anglaise, contribua certainement à faire accepter cette méthode en Angleterre. Comme nous avons déjà rapporté les procédés de variolisation employés en Turquie, nous nous bornerons à citer la fin de cette lettre qui donnera une idée de l'élégance du style de Lady Montague :

« Chaque année, des milliers de personnes subissent cette opération, et l'ambassadeur français dit plaisamment qu'on prend ici la petite vérole en guise de divertissement, comme en d'autres pays on prend les eaux.

« Il n'y a pas d'exemple que quelqu'un en soit mort,

et vous pouvez croire que je suis bien convaincue de l'innocuité de cette expérience puisque mon intention est de l'essayer sur mon cher petit enfant. J'ai même assez de patriotisme pour m'efforcer de mettre à la mode cette utile invention en Angleterre, et je ne manquerais pas d'écrire tout particulièrement sur cet objet à quelques-uns de nos docteurs, si j'en connaissais parmi eux d'assez vertueux pour sacrifier une branche si considérable de leurs revenus, pour le bien de l'humanité. Mais la maladie en question leur apporte de si gros bénéfices, qu'il ne faudrait pas exposer à tout leur ressentiment la personne assez hardie qui entreprendrait d'en tarir la source. Peut-être, s'il m'est accordé de vivre assez pour effectuer mon retour, aurai-je le courage de guerroyer avec eux. A cette occasion, admirez le cœur héroïque de

Votre amie, etc. (1) »

De retour en Angleterre, Lady Montague commença une véritable propagande en faveur de la variolisation et prêcha une seconde fois l'exemple en faisant varioliser sa petite fille. Plusieurs membres de l'aristocratie anglaise ne tardèrent pas à l'imiter. C'est ainsi que la Princesse de Galles fit varioliser, en 1722, ses deux filles cadettes. L'opposition de plusieurs médecins rétrogrades ne parvint pas à arrêter

(1) « *Letters of Lady Mary Wortley Montague, written during her travels in Europe, Asia, and Africa, to which are added Poems by same Author*, Paris, Hector Bossange, quai Voltaire, n° 11, 1829.

le mouvement en faveur de la variolisation, et dès cette époque, les frères Sutton dans le Devonshire et Thorubury, dans le comté de Gloucester immunisèrent des milliers de personnes.

Alors que la plupart des plus fameux médecins anglais favorisaient la nouvelle méthode, des évêques et prédicateurs soutenaient que c'était faire œuvre diabolique que de soumettre les enfants à « la dangereuse et lamentable pratique de l'inoculation ». Pour le prouver, il en fut, qui prêchèrent, comme le curé Edmond Massey, de Saint Andrew's Holborn, à Londres, le 18 juillet 1722 que le diable avait donné lui-même la variole à Job, par ce moyen infernal.

Nous terminerons ce cours chapitre par une anecdote curieuse relative à une épreuve de variolisation pratiquée en 1722 à Londres, sur sept criminels condamnés à mort, pour savoir jusqu'à quel point on pouvait avoir confiance dans cette nouvelle pratique. Sur l'un de ces criminels, une jeune femme très belle de dix-huit ans, l'expérimentateur introduisit dans les narines une petite toile imbibée de pus variolique. Mais l'expérience faillit mal tourner : à peine le venin fut-il introduit dans son nez que la patiente fut prise de terribles douleurs de tête et d'une fièvre continue qui ne la quitta qu'après l'inoculation. Néanmoins, sur les autres criminels, l'opération réussit généralement et les malheureux qui s'y étaient soumis eurent grâce à elle la vie sauve.

LA VARIOLISATION EN FRANCE

En France, de même que dans les autres pays d'Europe, les épidémies de variole, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, n'avaient comporté que les mesures générales édictées contre la peste et le choléra.

Les premiers succès de la variolisation furent rendus publics dans notre pays par une lettre de M. La Coste, adressée à M. Dodart, premier médecin du Roi, et publiée à Paris en 1723. Elle fut appliquée plus tard par le médecin genevois Tronchin, sur lequel nous reviendrons, et par le Toscan Angelo Gatti, professeur de médecine à Pise, qui se rendit à Paris en 1761 et y commença une active campagne en faveur de la variolisation. Il publia en 1764, à Bruxelles, ses *Réflexions sur les préjugés qui s'opposent à l'inoculation*. Il eut à soutenir une violente polémique avec l'Académie de Médecine, mais il en sortit victorieux et on le chargea de pratiquer l'inoculation sur les élèves de l'Ecole Militaire.

En France, les progrès de la variolisation furent beaucoup plus lents qu'en Angleterre, Chirac, Helvétius, Astruc, Guéneau de Montbéliard se pronon-

cèrent vivement pour la nouvelle méthode, mais en dépit de leur autorité, l'opinion publique fut longtemps tenue en balance par des interventions hostiles, comme celle de Hacquet qui, en 1724, publia un opuscule dans lequel, l'inoculation était taxée de pratique diabolique. Pourtant le rare prestige de Voltaire, de La Condamine, de Tronchin, dans leurs domaines respectifs, réussirent à vaincre définitivement l'opposition presque générale, et on put dire notamment de La Condamine « qu'il avait plus fait pour l'inoculation que les médecins eux-mêmes ».

La Faculté de théologie condamna l'inoculation, déclarant qu'il suffisait que ce fût une nouveauté pour être réputée condamnable.

La Faculté de médecine, elle, fut plus longue à se prononcer. Les assemblées en furent si tumultueuses, que le Parlement fut contraint d'intervenir, car peu s'en fallut que les querelles qui se manifestèrent dans son sein n'aboutit, selon l'expression de d'Alenbert « à des suites sanglantes, qui auraient obligé la médecine d'appeler la chirurgie à son secours ». Au bout de cinq ans, elle jugea à la pluralité, que l'inoculation pouvait être *tolérée*, car elle ne voulut pas d'abord lui être trop favorable, dans la crainte que l'expérience ne la démentît.

Mais en attendant la décision de la Faculté, le Parlement avait provisoirement interdit l'inoculation « Dans les villes et faubourgs du ressort de la cour ». Il avait interdit, en outre, aux personnes qui auraient été inoculées de communiquer avec d'autres personnes

jusqu'au délai de six semaines après leur guérison. Aussi, ceux qui voulaient se faire opérer louaient hors des barrières une maison où ils faisaient transporter les meubles indispensables.

Le plaidoyer de Voltaire en faveur de l'inoculation est de 1727. Le mémoire de La Condamine, lu à l'Académie des Sciences, est de 1754. Cet auteur y répond avec beaucoup de vigueur aux objections qui lui étaient opposées, dont la principale se formulait ainsi : « Pourquoi donner gratuitement une maladie à qui ne l'aurait peut-être jamais eue ? ». A quoi La Condamine répliquait de la façon suivante :

« On ne donne point cette maladie à celui qui ne l'aurait pas eue, puisqu'il n'y a que ceux qui en sont susceptibles qui la contractent par l'inoculation : toutes les expériences attestent ce fait. Celui qui n'aura point en lui le germe de la petite vérole en sera donc quitte pour une opération moins douloureuse qu'une saignée ; et, moyennant une incision ou une piqûre légère, il se verra délivré pour toujours des inquiétudes et des terreurs continuelles où vivent ceux qui n'ont pas eu cette maladie. Il sera sûr, après cette épreuve, d'être pour jamais exempt de la contagion ».

Le premier sujet variolisé en France fut un fils de Turgot : l'enfant avait alors 4 ans. L'opération eut lieu en 1754. Ce fut le 14 mai 1755 que le premier adulte se soumit à cette épreuve : le chevalier de Chastellux ; l'opérateur était Tenon.

En dépit du succès qui suivit ces deux tentatives, la

variolisation était toujours considérée avec crainte et l'exemple du chevalier de Chastellux fut peu suivi. Il fallut l'arrivée à Paris du célèbre Tronchin qui, dès 1748, avait inoculé en Hollande une dizaine de malades, pour mettre l'inoculation à la mode.

Un des épisodes les plus célèbres de l'histoire de la variolisation en France est l'inoculation par le grand médecin suisse des enfants du Duc d'Orléans, en cette même année 1748, malgré l'opposition de Louis XV et de la Duchesse d'Orléans elle-même, dont l'inquiétude très grande parut un instant ébranler le Duc dans son dessein. « Il n'est pas permis, suivant la religion, de prévenir volontairement un mal », prétendait-on avec indignation dans l'entourage du Duc, mais celui-ci demeura ferme, et ce fut un délire enthousiaste dans tout Paris quand on apprit l'heureuse issue de l'opération.

Ce n'était pas d'ailleurs sans quelque appréhension que Tronchin lui-même avait accepté de pratiquer l'inoculation sur les enfants du Duc : « Dieu veuille, Monseigneur, écrivait-il au Prince, nous donner de réussir, malgré les doutes que la malice, la jalousie ou l'ignorance voudront faire naître dans votre âme sur l'efficacité de l'inoculation ».

La veille même de l'opération, une brochure anonyme intitulée : « *Doutes sur l'inoculation* », et attribuée à Astruc, fut répandue dans le public, à Paris, et envoyée au Duc d'Orléans.

Cependant, l'opération réussit à merveille : le duc de Chartres et Mademoiselle, n'eurent qu'un léger accès de fièvre.

Ce fut alors un enthousiasme délirant. Tronchin recut pour son habileté de magnifiques présents : le prince lui envoya des bijoux d'une grande valeur et des honoraires s'élevant à dix mille écus. Tout le monde se précipita chez le célèbre médecin genevois pour se faire inoculer. Il immunisa ainsi plus de 20.000 personnes. La variolisation avait remporté un éclatant succès et la gloire de Tronchin devint sans égale. Les femmes portèrent même « le bonnet à l'inoculation » imaginé par la célèbre marchande de modes, Mademoiselle Bertin.

Cette « coiffure à l'inoculation » comprenait un serpent, une massue, un soleil levant et un olivier couvert de fruits. « On devine que le serpent représente la médecine ; que la massue indique l'art dont elle s'est servie pour terrasser le monstre variolique ; que le soleil levant est l'emblème du jeune roi, vers lequel se tournent toutes les espérances, et qu'on trouve dans l'olivier le symbole de la paix et de la douceur, que répand dans les âmes l'heureux succès de l'opération à laquelle s'étaient soumis les princes ».

La reine porta la première « la coiffure à l'inoculation » et bientôt toutes les femmes de la cour l'imitèrent. Cette coiffure coûtait dix louis ; Mlle Bertin ne pouvait suffire aux demandes.

Voici la méthode employée par Tronchin, qui était d'ailleurs celle du Docteur Ranby, premier chirurgien du roi d'Angleterre. Elle est décrite dans le tome VI de *l'Année littéraire* :

« On prépare le sujet pendant quelques jours par

un régime et des remèdes convenables, un ou deux purgatifs légers, par exemple, et, s'il en est besoin, par une saignée. On fait aux deux bras, dans la partie moyenne et externe, au-dessous du tendon du muscle deltoïde, c'est-à-dire, en dehors des bras, un peu au-dessus du coude, pour ne point gêner la liberté des mouvements, on fait, dis-je, une incision longue d'un pouce qui entame à peine la peau ; on y introduit un fil de la même longueur, imprégné de la matière d'un bouton mûr qui n'a point de rougeur à sa base, d'une petite vérole, soit naturelle, soit artificielle, prise d'un enfant sain. On lève cet appareil après quarante heures, et on panse les plaies une fois par jour. Quoique les premiers jours après l'opération, le malade soit en état de sortir, on lui fait garder la chambre et continuer le régime. On le met au lit le septième jour, quand la fièvre survient ; elle est rarement accompagnée d'accidents, mais tous les symptômes cessent par l'éruption le septième ou huitième jour, et ils n'ont aucune suite. Alors l'inflammation des deux plaies diminue ; elles donnent plus de matières, et une grande partie du venin s'échappe par ces deux ouvertures. Le dixième jour après l'éruption, elles commencent à se remplir, le quinzième à se cicatriser, et le vingtième elles se ferment d'elles-mêmes pour l'ordinaire ; si elles tardent, il ne faut pas se hâter de les fermer. On a éprouvé qu'une incision suffisait, et si l'on en fait deux, c'est moins pour s'assurer que l'insertion a bien pris, que pour faciliter par un double canal l'épanchement de la matière va-

rioleuse, et, par là, rendre celle qui forme les boutons moins âcre et moins corrosive, et la nature de la petite vérole plus bénigne.

« Quelquefois le venin s'échappe, tout ou presque tout, par les deux incisions, et le malade n'a qu'une ou deux pustules, quelquefois même pas une seule. Il n'en est pas moins purgé du germe de la petite vérole, ni moins à l'abri de la contracter de nouveau. Plus la matière sort abondamment des plaies du bras, plus le nombre des boutons est petit et distinct, au lieu que dans la petite vérole naturelle, chaque parcelle de la matière fait son bouton particulier, ce qui la rend souvent confluyente, et par là dangereuse... Le plus grand danger de la petite vérole naturelle est la fièvre secondaire qui arrive dans le temps de la suppuration. Dans la petite vérole artificielle, cette fièvre est fort rare, surtout parmi les enfants, qui sont à peine malades ».

QUELQUES VARIOLEUX CELEBRES

Un amateur de statistique disait en 1765 que la variole enlevait chaque année la quatorzième partie du genre humain. En général un varioleux sur 6 mourait dans les épidémies ordinaires et 1 sur 3 dans les épidémies graves.

Sans remonter très haut dans l'Histoire nous rappellerons qu'un des fils de Catherine de Médicis, le jeune duc d'Anjou, avait gardé sur son visage des traces durables de la variole. Le duc de Bouillon en a fait le portrait suivant : « Il eut la petite vérole en telle malignité qu'elle le changea du tout au tout, l'ayant rendu méconnaissable, le visage lui ayant demeuré tout creusé, le nez grossi avec difformité, les yeux rapetissés et rouges, de sorte que, d'agréable et beau qu'il était, il devint un des plus laids hommes qui se voyaient et son esprit n'était plus si relevé qu'auparavant ».

Pellisson, un des fondateurs de l'Académie Française, était tellement marqué de la variole, que Mme de Sévigné disait de lui : « Ce Pellisson, il abuse de la permission qu'ont tous les hommes d'être laids ».

La princesse de Conti avait eu la variole à 18 ans et l'avait communiquée à son mari, lequel en mourut.

Mlle de Nantes, quatrième enfant de Louis XIV et de Mme de Montespan, faillit en être victime. C'était la préférée du roi, qui, lors de sa petite vérole, voulut la voir à toute force et passa en quelque sorte, pour se donner ce dangereux plaisir, par-dessus le corps du grand Condé, qui mourut lui-même épuisé par les soins qu'il avait donnés à sa belle-fille.

Marie-Louise-Elisabeth, duchesse de Berry, fille aînée de Philippe d'Orléans, régent de France, et de Françoise-Marie de Bourbon, dite Mademoiselle de Blois (née le 20 août 1695, mariée le 6 juillet 1710, au duc de Berri, Charles, fils du grand Dauphin, et devenue veuve le 4 mai 1714), était marquée de la variole.

Le Grand Dauphin, fils du Grand Roi, avait succombé, le 14 avril 1711, à une fièvre éruptive qui n'était autre chose que la petite vérole. L'année suivante, la princesse d'Angleterre en meurt aussi, tandis que son frère, le prétendant, en réchappe.

Louis XV en eut, comme chacun sait, deux atteintes : une première en 1744 ; la seconde, trente ans plus tard. La récurrence lui fut fatale.

Deux des filles de Louis XV, Adélaïde et Sophie, furent aussi contagionnées ;

Dès que fut connue la nouvelle de la mort de Louis XV, ce fut un *sauf-qui-peut* général, tant était grande la peur de ce fléau régnant. Songez qu'à cette époque, l'inoculation était à peine entrée dans la pra-

tique et qu'en dépit de cette mesure de précaution, nul ne pouvait se croire à l'abri du mal.

En 1723, avait éclaté, à Paris, une épidémie qui n'avait pas tué moins de vingt mille personnes. Le duc d'Aumont avait pris la petite vérole de sa mère et en était mort en quatre jours, le 6 novembre de cette même année. C'est ce jeune duc qui disait à son médecin : « Docteur, irais-je faire la partie carrée à Saint-Gervais ? (Il avait perdu de la même maladie, son père, sa mère et sa belle-sœur). Ce serait là un vilain quadrille ». Mais la Camarde n'entend pas raillerie et elle faucha cet homme de trente-deux ans, favorisé de tous les dons de la nature et de la fortune.

L'année suivante, le prince de Soubise, « le plus bel homme de la cour » était emporté en cinq ou six jours ; sa femme qui l'avait veillé pendant sa maladie le suivit de près.

Le duc de Villequier, celui que Voltaire appelait l'homme le plus sain et le mieux constitué du royaume, périt de la même façon.

Plusieurs grandes dames du XVIII^e siècles eurent leur jolie figure transformée par la variole, en une vilaine écumoire : Mme d'Epinay, Mlle de Lespinasse, Mme d'Houdetot, la maîtresse de Jean-Jacques Rousseau. Certains auteurs prétendent que c'est de là que viendrait chez les femmes l'habitude de s'étaler sur la figure du blanc et du rouge en couche épaisse, afin de boucher les trous de la variole.

Il était d'usage que l'épouse s'enfermât avec son mari dès que celui-ci ressentait les symptômes de la

variole : c'est ainsi que mourut la petite-fille de Louvois, la duchesse d'Olonne, dont parle Saint-Simon (Mémoires), « jeune, bien faite, aimable, vertueuse, qui succomba le 21 octobre 1716, pour s'être enfermée mourante de peur, avec son mari, qui ne le méritait guère par la façon dont il vivait avec elle ». De même, faillit périr la reine d'Espagne, femme de Louis 1^{er}.

Louis 1^{er} venait d'être frappé de la petite vérole. « Dès le commencement de l'invasion, son état parut dangereux, à cause de l'épuisement où des exercices immodérés avaient jeté ce jeune prince. La jeune reine n'avait point eu cette maladie, et il n'était pas impossible qu'elle fût alors enceinte. On ferma les yeux sur ces motifs de la soustraire à la contagion, et on l'obligea de ne pas s'éloigner du malade ».

A ce propos, on trouve, dans une lettre de la duchesse de Saint-Pierre, écrite la veille même de la mort du roi, ces lignes trop significatives : « Il n'y a rien que l'on n'ait fait pour faire prendre à la jeune reine la petite vérole ». En effet, Mademoiselle de Montpensier contracta la maladie de son époux, mais elle ne fut pas mortelle. Tessé, qui vit cette princesse dans sa convalescence, dit : « J'ai trouvé sa personne, très grandie, plus négligée et plus malpropre qu'une servante de cabaret ». (Lettre du 2 novembre).

Nous terminerons cette revue des varioleux célèbres par le plus illustre peut-être d'entre eux, Voltaire, qui avait ainsi de bonnes raisons pour intervenir avec ardeur dans le débat en faveur de la variolisation.

Il avait lui-même été atteint de variole, et il en avait

réchappé comme par un miracle. Il résidait alors au château de Maisons, bâti à la lisière de la forêt de Saint-Germain, et qui avait pour maître le jeune président de ce nom. Le président y donnait des fêtes brillantes, ordonnées avec un goût parfait. L'élite des artistes et des gens de lettres s'y mêlait avec les plus hautes personnalités de l'Etat. Quand Voltaire avait composé quelque chose, il n'avait pas de plus noble public à craindre ou à espérer. Un jour (le 4 novembre 1723), il était attendu à Maisons, où la société se trouvait déjà réunie ; il devait y lire sa tragédie de Marianne. Le cardinal de Fleury avait promis de paraître. Voltaire arriva souffrant et fut obligé de se mettre au lit.

Tout à coup, une nouvelle terrible court la maison : le docteur Gervasi, l'une des célébrités du temps, a trouvé à Voltaire la maladie la plus redoutée alors, la petite vérole. En moins de rien, le château fut presque désert. Et Voltaire fut déclaré perdu. Il en revint, grâce à la méthode hardie et nouvelle du docteur qui le soignait, et qui s'établit au chevet de son illustre malade jusqu'à ce que celui-ci fût tout à fait hors de danger. Le 15 décembre, il était sur pied ; le 16, il faisait des vers.

Cette maladie avait beaucoup enlaidi Voltaire, qui ne pouvait s'empêcher d'en rire lui-même. Plus tard, comme nous l'avons vu au chapitre précédent il se constitua avec enthousiasme le champion de la vario-
lisation.

CONCLUSION

Au début du XVIII^e siècle, la variolisation, ou inoculation, pénétra dans la pratique médicale en Europe, la variole anéantissait plus d'un huitième des populations. De plus, les malades qui ne succombaient pas étaient définitivement enlaidis par des cicatrices.

En dépit des succès nombreux obtenus par la variolisation ce procédé empirique comportait souvent de graves dangers. L'inoculation simultanée d'autres maladies était fréquente. Mais, surtout, cette méthode était funeste pour la collectivité, parce que si elle préservait un certain nombre de sujets, elle créait artificiellement des foyers endémiques.

La gloire de JENNER a justement résidé dans la découverte d'un procédé issu d'une admirable discipline scientifique qui assura la protection de la société aussi bien que celle de l'individu.

Vu : le Doyen de la Faculté,
TIFFENEAU.

Vu : le Président de thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTHERAND. — Médecine et Hygiène des Arabes.
- CASTIGLIONI. — Histoire de la Médecine, 1935.
- DELAUNAY P. — Le monde médical parisien au XVIII^e siècle.
- DELAUNAY P. — La vie médicale aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles. --
- FOUQUET. — Traitement de la petite vérole des enfants, 1772.
- LELY G. — La variolisation, ancêtre des vaccins, 1936.
- LORAIN P. — Jenner et la vaccine, 1870.
- LA CONDAMINE. — Mémoire lu à l'Académie des Sciences, 1748.
- RONDELET. — La défense contre la variole, 1901.
- SAINT-SIMON. — Mémoires.
- LADY MONTAIGUE. — Lettres et poésies, 1829.
- TRONCHIN H. — Théodore Tronchin, 1906.
- VOLTAIRE. — Correspondance.
- VOLTAIRE. — Dictionnaire philosophique.



Imp. spéciale de la Librairie Le François, 91, bd St-Germain, Paris.
